

# Le remède et le mal

**D**éconfinement, voilà le mot à la mode. Alors que les soignants restent au front, prennent des risques, s'inquiètent, que des milliers de personnes souffrent et s'angoissent, la majorité des bien-portants qui ne voient rien de cela commence à donner de la voix. Ici et là, mais de plus en plus ouvertement, des politiciens évoquent une sortie du confinement. On entend la petite musique de la droite dure, qui n'a jamais vraiment cru à la gravité du virus. De leur côté, les financiers et promoteurs de l'économie demandent un changement (en gros: moins de santé, plus de business). Leur justification est généralement une resucée de celle du génie permanent américain: «éviter que le remède soit pire que le mal». Il faut être attentif, c'est vrai, aux effets secondaires, sanitaires et sociaux, des mesures prises. Mais la métaphore du «remède» et du «mal» suppose qu'on s'accorde sur deux questions. Quel est l'organisme à soigner? Comment définir sa santé? Si la réalité ultime des existences est économique, alors oui, peut-être (et encore) le remède actuel est-il pire que le mal. Seulement voilà: une civilisation ne se résume pas à l'économie, même si la nôtre s'est placée sous sa domination. Abandonner les malades, les vieux, les vulnérables, au hasard de la chance et du destin, c'est refuser ce qui constitue l'humain et ce qui a façonné son histoire et son esprit: la volonté d'agir, d'utiliser le savoir scientifique et l'action collective en faveur de ceux qui souffrent. C'est choisir une fatalité humainement et scientifiquement régressive. On nous dit que la profonde récession à venir risque d'entraîner une catastrophe plus grave et mortelle que le virus lui-même. Mais là encore, quel fatalisme! Car, c'est évident, la situation nous oblige à changer complètement le système économique, dans l'urgence, avec davantage encore de radicalité et de détermination que ce qu'a fait le système de santé en quelques semaines. La désorganisation liée au Covid devra être compensée, et de nouvelles modalités d'échange de biens mises en place. Mais les richesses du monde n'auront pas disparu. À condition d'avoir le courage et le culot de changer complètement le modèle de leur distribution, le désastre futur touchant avant tout les plus vulnérables n'a rien d'inévitable. Pour le prévenir, nous pouvons et devons agir. Au plan sanitaire, d'abord, bien sûr. Mais aussi au plan de ce que sera, ou doit devenir, une économie qui n'abandonne personne hors du monde «commun», du vivre ensemble, de

l'existence, de la décence et du sens partagés. Ce qui suppose d'innover résolument.

Soyons francs, cependant: c'est aussi une part croissante de la population qui aimerait sortir du mal associé au remède. Il faut dire que le confinement crée un sentiment étrangement inhumain. Sa logique relève d'un prodigieux paradoxe: pour protéger ceux que l'on aime, mais aussi la communauté, nous devons les fuir, les tenir, et nous tenir, à distance. S'en montrer proche exige de s'en distancer. Difficile d'imaginer pire violence symbolique pour les animaux sociaux que nous sommes, ayant construit leurs rites et valeurs autour de la proximité. N'empêche: pour le moment, le confinement reste nécessaire, et plus que jamais, rappelle la science. À en sortir trop tôt, nous prendrions le risque d'une nouvelle vague épidémique et donc de nouveaux désordres. Avant le rêve, avant l'urgence ou le besoin de sortie, il y a l'exigence d'accepter la réalité.

En réalité, plutôt qu'évoquer une sortie du confinement, mieux vaut avancer avec prudence vers un déconfinement intelligent. Plusieurs pistes, pour cela. Les tests, d'abord. Après avoir beaucoup traîné – et peu écouté les épidémiologistes, unanimes sur le sujet – le pays a enfin compris leur importance. L'approvisionnement en tests PCR et leur utilisation s'améliorent. Ils vont permettre un traitement et un confinement stratifiés, comme le propose Harvey Fineberg dans un éditorial du *New England*. Sur un autre plan, celui de la détection post-maladie, la disponibilité des tests sérologiques augmente. Grâce à eux, on s'apprête à y voir plus clair concernant le pourcentage d'immunité de la population. En même temps, le testing entre dans une période d'expansion peu contrôlée. Quantité d'entreprises s'apprêtent à mettre leurs propres tests sérologiques sur le marché, la plupart sous forme de kits vendus sur internet ou en pharmacie. Leur fiabilité reste mal évaluée. Mais le mouvement consommateur va prendre de l'ampleur, quelle que soit l'attitude officielle des pays. Chacun saura (de manière plus ou moins fiable) s'il est immunisé/protégé. Et donc pourra – voudra au moins – se déconfiner. Autre piste, une des plus intéressantes et crédibles: celle d'organiser un tracking par smartphone, qui a fait le succès de Singapour. Mais avec une App où les données soient moins susceptibles de dériver contrôlante. Enfin, en parallèle à tout cela – apportant des promesses d'allègement des contraintes, et peut-être de déconfinement – il y a la recherche inlassable, dans tous les pays, de vaccins, de nouveaux traitements et de stratégies thérapeutiques. Et leur évaluation, en fast track mais rigoureuse. Y compris celle

portant sur le contenu de l'envahissante mousse issue du savant de Marseille.

Mais venons-en au cœur de la question. Sur un plan au moins, les partisans du remède pire que le mal ont raison: si le but est de revenir le plus vite possible à la vie d'avant, sans changements, alors oui: faisons la fête, réouvrons les portes, laissons mourir les malades. Car de toute façon cet état d'avant nous mènera rapidement vers l'aggravation d'une crise déjà amorcée, avec des feux de forêt, des inondations, des canicules, et des pandémies qui se rapprochent, et bientôt des famines, de gigantesques déplacements de population et un désordre civilisationnel croissant. Si la santé globale est vue comme un simple retour à la vie (et l'économie) préexistante, alors la durée de survie dans cet état sera courte. La science – avec un degré de preuve encore plus élevé et mieux documenté que celui éclairant l'épidémie – en dresse des courbes terrifiantes. Pourquoi la croire ici et non là? Au moins les créationnistes, climatosceptiques et covido-négationnistes sont-ils plus cohérents que la cohorte des confinés qui obéissent aux injonctions concernant la pandémie mais refusent le reste du savoir. L'enjeu du remède à la crise porte donc bien au-delà de l'économie. Il est de prendre la survie collective au sérieux. Quand elle considère l'environnement, le climat, la pollution et l'épuisement des ressources, la science prévoit un pic non pas suivi d'une décrue, mais de catastrophes. Elle nous commande une chose bien plus radicale, mais aussi plus riche en potentialités humaines, que le confinement: de changer de vie, de laisser tomber la folie consummatrice, la stupidité du chacun pour soi et l'obsession du toujours plus.

Le problème ne vient pas seulement de la domination de l'économie sur le monde, mais de nos mentalités qui ont fini par intégrer sa logique et ses valeurs. Incapables de définir un dedans et un dehors par rapport à elle, nous sommes comme paralysés, victimes d'une forme avancée de servitude volontaire, pour reprendre la formule de La Boétie. La hantise de la santé financière du monde nous a fait perdre de vue l'horizon humain. Le moment est venu de renouveler notre imaginaire, de libérer nos aspirations, d'expérimenter d'autres manières de désirer et de vivre. Le véritable remède au mal, c'est de déconfiner, c'est vrai. Mais les esprits, c'est-à-dire le futur.

Bertrand Kiefer